

2017

Atelier Buissonnier à Solliès



Aurélié Bellon Création

Printemps des Poètes

Atelier écriture

17/03/2017

Qube par Dominique



En cette claire et nouvelle matinée,
Par le soleil enluminée et douce,
Je suis Dame contrainte au secret
Et par l'échelle, loin de moi te pousse.
Je te prie de prendre cette belle couronne
En souvenir de notre fervent amour
Libre et heureux, part et chantonne
En traversant les flots fougueux de l'Adour.

Les fleurs et les plantes noyés dans leur encens
Les oiseaux colorés égayés par leur chant
T'accompagneront tout au long du jour.

Alors avec les chaudes images
De ton doux et frêle visage
Je reste seule pâmée d'amour...



Ô mon amour ! par Désiré

Ô mon amour jeune et si beau
 Reçois couronne en fleurs
 Avec les élans de mon cœur
 Que l'abri de ton grand manteau
 Te protège de tous les maux !
 Que ton épée vainque ta peur
 Et, soutenu par ton honneur,
 Combats pour moi, ô jouvenceau !

Ma bouche te dira les mots
 Dont tu rêves, quand viendra l'heure
 De t'étendre dans ma chaleur.
 Tu embarqueras sur le bateau
 Et navigueras parmi les flots
 De la volupté, du bonheur
 Tu vibreras alors, mon cœur !
 Sous mes caresses sur ta peau.

Quand tu iras au grand galop
 Sur ton fier destrier en sueur
 Ouir les envahisseurs,
 Pense alors que dans ce château,
 L'amour t'attend, ô mon héros.
 Il colorera ta pâleur
 Et te donnera le bonheur
 De soyeux baisers sur ta peau.



Croisade par Alhazen

Fiers destriers, harnachés de guerre, de lui prenez
soin

Ami très cher, doux ami, prenez garde

Moi qui seule en mon cœur vous garde

Ne m'oubliez, en terre de Christ, ne m'oubliez
point !

Vous savoir, mon doux prince, en ces terres si
loin

Là où les peaux durcissent tant le soleil darde

Ayez de moi quelques pensées au fracas des
hallebardes

Elles seront amour sincère et droit, le ciel m'en est
témoin

Vous donne ce parchemin, en ayez grand soin
Sur votre cœur le mettez et que Dieu vous garde

Il sera des affres du combat ultime garde

Quand la male flèche de votre cote voudra défaire
le point.

D'aimable troubadour il est écrit avec soin

Car de fin'amour il dit que je vous garde

Point n'est besoin d'une nombreuse garde

Pour de moi assurer vœu de fidélité, volage ne
serai point !



La Veillée par Jacky

Grince la vielle à la veillée
 La Dame chante sous l'archer
 Le heaume vole sous l'ogive
 La demoiselle danse lascive
 Sur les seins, les blondes tresses
 Les doigts du troubadour caressent
 Les cordes vibrent joliment
 Canso ardent, canso ardent.

Le troubadour est en bleu roi
 La jeunette en rouge cerise
 Et la musique qui les grise
 En leur cœur fait grand charroi
 La dame a prunelle coquine
 Longue sagesse sur les cœurs
 De cour d'amour elle n'a peur
 L'air fait fleurir la tendre épine !

Dieu ait son âme par Claude



Elle est assise la douce aimée
 Au bord du roc qui tant verdit
 Avant l'été quand il partit
 Au loin, reviendra-t-il jamais ?
 Avec si grande renommée
 Que son nom même très loin d'ici
 Retentira pour son amie
 Qui en écho sera pâmée.

Elle a reçu la belle Dame
 De son amant un parchemin
 Où lui prédit les lendemains
 De son retour. Dieu ait son âme !
 N'aura t-il perdu la flamme
 L'amour, l'ardeur qu'en ce lointain
 Aura laissé en ce matin
 Où la laissa, le vague à l'âme !



PhotoJMR. Portrait de femme. Lulu Amère 1

Bistrot par Alhazen

Qu'est-ce que c'est bruyant !

Finalement quand on est seul, c'est fou ce que l'on meuble le silence !

Et l'autre qui me toise là-bas depuis sa table, son gros ventre avachi sous sa serviette maculée.

C'est sûr une femme seule ! Comme un beau fruit que ne demande qu'à être cueilli !

Ses lèvres graisseuses imbibées de la sauce de l'osso-buco qu'il essuie avec son plastron à carreaux. Écœurant !

Le petit jeune lui regarde mes jambes de temps en temps, regard rapide, fuyant, évitant de rencontrer mes yeux.

Et l'autre toujours pas là !

Simplement une heure de retard. Heureusement il avait dit de sa petite voix d'ange, pourtant je me méfie des anges !

« Chérie je suis un peu en retard, ne fait rien pour souper, retrouve moi au bistrot en bas de la rue, on passera une bonne soirée ! »

Une bonne soirée ! À dialoguer avec mon verre de Martini, maintenant vide, juste la rondelle de citron qui me fixe mi-figue mi-raisin !

Une femme seule qui boit un Martini ! C'est sûr ça questionne, ça titille, ça romance dans toutes ces gueules de mâles qui gambergent !

La porte amène un souffle d'air plus froid chargé de vapeurs d'essence. Se voilà avec sa dégainée des jours pressés.

Un petit signe de la main, histoire de dire « Hello, je t'ai vue ! ». Il souffle !

Ah tu peux souffler ! Une heure que je marine sur ma chaise !

« Bonsoir chérie, j'ai eu un boulot dingue. J'ai un peu de retard ! »

Je souffle un nuage de fumée de cigarette et esquisse un sourire.

« Bon on va commander ! Je vois que tu as commencé par l'apéro c'est bien ! Garçon s'il vous plaît, deux plats du jour, un demi de rouge, du pain et de l'eau ! Ma femme ne boit que de l'eau ! On a eu un travail de dingue ce soir, tu sais ! »

Tu l'as déjà dit. Il continue son monologue, je ne l'entends plus. Cause toujours mon grand ! J'ai téléphoné au bureau il y a plus d'une heure, ils m'ont dit que tu étais parti, Ouh ! Ouh ! Parti ! Et tu causes, tu causes !

« Finalement j'ai trouvé la panne, un bug dans le programme. Il y a toujours des bugs. Ils sont longs ce soir ! Ils arrivent avec les plats ? Tu veux de l'eau ? Tiens je remplis ton verre. Tu es belle ce soir, tu as de beaux yeux. Tu as changé de fond de teint ou c'est la lumière ? C'est sans doute les néons, ils te blanchissent ! Ouf un peu de repos, ça fait du bien ! »

Il a arrêté sa diarrhée verbale. Tu sens à plein nez le gars qui cherche une excuse bâtarde, tellement maladroit que tu deviens pathétique. Et tu n'es même pas capable de rester un instant à me regarder, me sourire. Tiens le voilà à épier à gauche, à droite. Eh ! Je suis là ! Je suis qui là-dedans !

« Il y a du monde ce soir ! Tu as vu ? Ah les plats arrivent ! Pour Madame d'abord si vous permettez. Merci ! Bon appétit chérie, ça a l'air bon ! »

Et il plongeait dans son assiette !

Je n'aime pas la choucroute, l'odeur, les saucisses qui éclatent sous la fourchette !

Je refusai le combat et tirai sur ma cigarette.

« Je vois que tu a repris la cigarette ! Tu devrais arrêter, tu as vu ta mère ? Partie du poumon à cracher le sang ! Et puis ça pue, tes cheveux ne sentent pas bon au lit ! Et puis ça coûte cher ! »

Ça coûte ! Toujours ne voir que l'argent ! Si tu savais ! Oui finalement tu vas savoir !

« On me l'a offerte, tu ne l'as pas payée ! »

Il me regarda sidéré, la bouche ouverte, la fourchette en vol !

« Qui ? Le patron ? »

« Non un gars bien qui m'a accosté ce soir. Il m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose car il me trouvait en petite forme et pas très gaie. Alors je lui ai demandé une cigarette ! »

« Il y en a qui sont culottés ! Ils voient une femme seule, et hop ils sautent dessus ! J'espère qu'il ne t'a pas ennuyée ! Il est où ton gars que je lui dise un mot ! »

« Il est parti. Il m'a laissé sa carte au cas où j'ai besoin de ses services ! »

« Ses services ! Je t'en foutrai moi ! Passe-moi la carte, je vais lui dire ma façon de penser ! Et tu n'as pas eu la décence de l'envoyer balader ! »

« Pas la peine de crier, on nous regarde. Et puis je suis fatiguée, je rentre. Finis la choucroute ! J'en ai assez ! »

Dehors le froid m'enveloppa, un poids énorme sur les épaules ! Je frissonnai. La rue était déserte et mes pas résonnaient sur les pavés. Tout était trouble, ma vie, mon humeur, la rue elle-même comme

dans un brouillard. Je trouvai un mouchoir en papier et essuyai mes yeux. Au moins il n'aurait pas mes larmes ! Je tirai une bouffée.

Et puis au fond de moi, une chaleur, celle incandescente de la vengeance, ne pas lui avoir dit, non pas dit que cet autre m'avait salué en partant et était sorti dans sa soutane noire comme la nuit !

Je montai les escaliers en colimaçon qui menait à notre appartement.

La clé grinça dans la serrure et l'obscurité m'accueillit tristement.

J'allumai.

Sur la table un magnifique bouquet de roses rouge attendait divinement placé dans un vase au milieu de la table. Une carte. Un mot.

« Pour celle que j'aime plus que tout ! Une rose par année depuis que l'on s'est rencontré ! »

La cigarette tomba à terre.



Solliès Pont. Femmes. Lulu AMERE 1

Portrait ? par Jean-Marc

Le rideau écarté, comme dans un cabaret.

Le tissu fleuri se fend en deux pour laisser apparaître le feu de cette chevelure rousse, qui encadre un visage clair, doucement ambré, cascade de cheveux qui tombe sur des épaules dénudées.

Tout en elle est d'une féminité exacerbée, exagérée, créature de fantasme, effeuilleuse, fée, nouvelle Salomé. Le regard absent, elle semble absorbée dans le sinueux dédale de ses pensées.

Ses cils trop longs lui confèrent un étrange aspect.

Danseuse de burlesque ou artiste de cabaret.

Qui est-elle, qu'est-elle, à qui peut-elle penser ?

Ses yeux bleu-ciel ne laissent rien deviner.

Sa gourmande bouche corail est prompte à embrasser

ou bien à dévorer.

Femme elle est mais animal a-t-elle été ?

Un écureuil, une renarde, quelque créature de la forêt.

En elle, elle garde une animale sensualité.

Que les artifices des faux-cils ne sauraient cacher.

Goli gibier, elle attend le chasseur qui viendra la traquer.

Mais sous l'apparence de la proie se dissimule une autre identité. Une hybride de panthère, belle, sauvage et sans pitié.

Sous ses airs douxereux elle laisse espérer à son naïf amant qu'il peut l'apprivoiser.

Cette renarde saura aisément l'abuser, lui qui ne voit en elle que troublante beauté et fascinante sensualité.



L'absent par Gene

Les feuilles mortes ne se ramassent pas à la pelle. Le regard hagard d'un visage de jeune femme taguée en noir et blanc, cherche désespérément qui est donc ce personnage qui s'est assis dans ce fauteuil, celui qui s'y est assis longtemps, ce fauteuil placé là, elle ne sait pas pourquoi ?

Image(s) in Air. Aurélie Bellon. La Londe 1

Un homme ou une femme ?

Elle ne pleurerait pas pourtant ! Mais de jeunes voyous désœuvrés, artistes sans le savoir, sont venus salir à leur manière son visage ; des croix sur les yeux, comme la croix sur le soleil couchant de Max Ernst, « Cachez ce regard que je ne saurais voir ! », « suck me » sur un front vierge absolument pas érotisant et des paupières fermées d'où coulent des larmes ; pourquoi pas ? Une façon d'exprimer plus loin la tristesse du regard mais il n'y a pas de tristesse dans ces yeux, une simple contemplation de la mémoire sur qui a été assis là comme si elle avait su.

Lueur de l'anamnèse ! Elle est là depuis tant de temps ! La cour en face est vide, le fauteuil aussi. Le fantôme d'un vieux monsieur aux cheveux argentés comme un double lui apparaît, hologramme furtif.

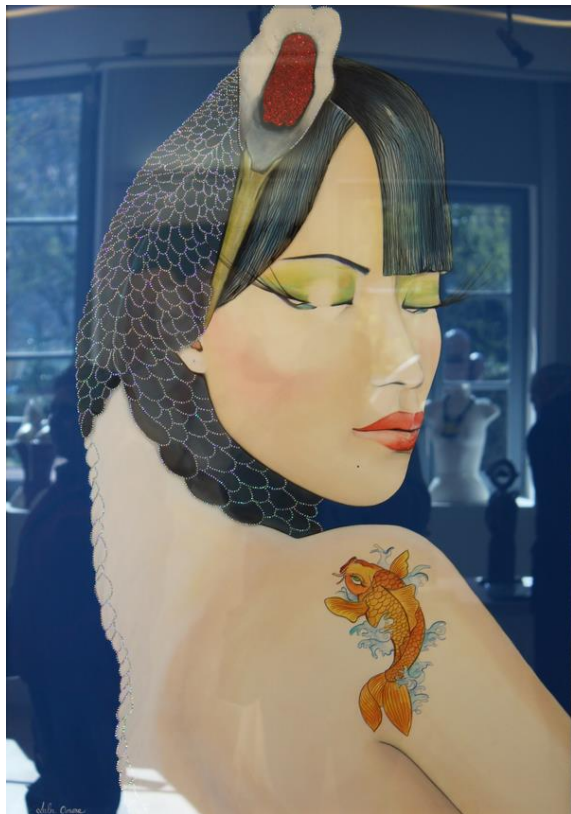
La vie est si courte ! Sa jeunesse à elle sera aussi éphémère car soumise aux affres du temps : grand soleil, vent et pluie, entreprise de rénovation ou d'abattage.

Et derrière ce mur qu'il y a-t-il donc ? Et ce fauteuil que regarde-t-il ?

Il n'y a rien, mais rien, ni derrière, ni devant, les feuilles mortes se dépècent. La cour est vide, le fauteuil est vide. Il n'y a rien !

La mémoire disparaît comme le fantôme du rien.

L'immobilisme est à son comble. Le repas est fini, le poison vidé. Les neurones s'inhibant un à un en une seconde.



Solliès Pont. Femmes. Lulu AMERE 2

L'Orientale par Dominique

Décor.

1. Cadre en en haut à gauche, l'inverse du sens de l'écriture japonaise
2. Parc ou crépuscule au fond, fenêtres à l'encadrement bleu foncé, envahies d'une végétation dense, humide et floue après l'orage.

Quelles aventures lointaines nous ont amené cette beauté ?

Au contraire de l'Arlésienne, dont on parle mais que l'on ne voit jamais, celle-ci japonaise je crois est sous nos yeux, mais rien ou personne n'en parle.

Personne, sauf moi, ce soir . . .

Le superbe tatouage sur son épaule flotte sur une mer lointaine, onde verte et bleue, mais il est muet comme une carpe- Ah ! Les fameuses carpes corail nageant dans le calme bassin du jardin zen.

Zen, oui, comme son visage, composé de traits d'une finesse énigmatique : pourquoi, sous les paupières closes ourlées de vert tendre, à l'ombre d'une lisse grange noire, son regard semble-t-il poursuivre ? Non, je raye « semble » : il me poursuit. Voilà, je m'en souviens maintenant, le rêve . . . ou le cauchemar . . .

Cette nuit-là, près d'un jardin zen, une maison de papier tremblait sous le souffle du tsunami. Les vagues noires, immenses, enveloppaient tout, et pourtant rien ne transperçait à l'intérieur. Calme plat, atmosphère lourde, bouche sèche : au milieu de la pièce, elle se tenait, immobile ; être imaginaire, présentant le profil d'une muse figée, coiffée d'une carapace sombre mi-serpent mi-tortue – ou ne serait-ce pas plutôt le plumage bleuté du Grand Aigle Noir ?

Silence total – Rêve ou Cauchemar ?



Solliès Pont. Femmes. Lulu AMERE 3

Alcool par Dési

De tes yeux de mer tu observes l'alcool doré qui tu fais posément tournoyer dans le verre.

L'élégance de ta coiffure et de ton maquillage, la sophistication qui émane de toi, ne parviennent pas à effacer le désir qui t'anime.

Tu as attendu . . . attendu . . . attendu ce moment.

Tu es entrée dans ton salon, et tu l'as vu trônant en majesté sur la console, avec sa forme de cristal à travers laquelle les reflets jaunes brillaient.

C'était un flacon magnifique au bouchon taillé, semblable à un diamant.

Immédiatement, ta bouche s'est humectée car tu éprouvais déjà le contact froid du verre sur tes lèvres, le passage sensuel sur ta langue et l'inondation flamboyante qui brûlerait délicieusement ton gosier.

Tu tendis la main, saisis le verre. Il était rond, comme l'absolution que l'on donne à l'église qui pardonne tous les péchés.

Avec l'urgence du désir, mais dans un geste fort, précis, exact, dont tu avais l'habitude, tu as versé l'alcool.

Il était là ! Enfin !

Tu voyais ton visage irisé sur la surface mouvante et tu humais l'odeur puissante et sucrée qui montait jusqu'à ton cerveau.

Assouvir enfin ce besoin qui te taraudait depuis ton réveil. Etancher cette soif de brûlure violente, l'étourdissement qui surviendrait rapidement et le monde qui prendrait des couleurs tendres semblables à celles de tes gants. Ainsi on te voit rester là, au bord de cet orgasme dont tu es sûre qu'il va advenir.



Château de Solliès-Pont. Madame Gilissen Vanmarcke 1

Brève histoire de temps

Par Alhazen

Tiens !

Un pigeon sur le rebord de la fenêtre ! Il piétine et pioche l'air de son bec.

Les vitres sont sales !

Elles doivent avoir l'habitude. La buée a fait de nouvelles rivières dans la poussière.

Tiens il est reparti ! Il était de passage lui !

Il ne fait pas si beau que ça ! Nuages, soleil, nuages, soleil !

Franchement qu'est ce qui est préférable ? J'aime la lumière, elle, ne triche pas !

Pas vue, mais sentie !

Une mouche ! Arrivée comme une flèche. Sur mon menton à s'attarder, la voilà qui boit à mes lèvres ! Je souffle lentement, partie !

J'aime bien les pommes rouges sur le mur ! Je préfère ! Avant il y avait une botte d'asperges ! Vendue elle-aussi, une addition effacée de l'ardoise.

Le train de seize heures ! Les freins crissent, il arrive en gare. J'aimerais bien voyager.

Le verre tinte et ça s'ébroue dans l'eau.

« La lumière baisse trop, votre peau est trop violette. Rhabillez-vous ! Merci !

Je revis et me déplie lentement. Sans un mot, il n'aime pas discuter ! Un jean délavé, un pull trop grand, des tennis à cru ! Ma paire de chaussettes est au sale !

« Alors au revoir ! Je reviens demain ? »

« Oui, à la même heure ! Je réglerai la pose ! »

Dehors je retrouve le vent bavard, les passants qui marchent sans me voir, l'odeur fraîche du square qui m'assaillit, et je saute, saute, saute ! Comme une marelle improbable !

Ma vie en noir et blanc ! Un modèle de vie ! Une vie de modèle quoi ! Une pauvre pomme ou une vieille asperge. Je souris.

Mais quand même ! Pourquoi m'a-t-il peint avec des triangles bleus ?

De toute façon les artistes peignent l'intérieur de leur tête !



Jeune Fille Décoiffée. Léonard de Vinci. 1

Jeune fille décoiffée par Régine

« La Jeune Fille Décoiffée » a cette douce inclinaison de la nuque penchant sur l'enfant, la corbeille de linge replié sur le livre qu'elle vient de refermer. Elle songe dans cette douce rêverie ou glissent les pensées à peines écloses.

L'enfant dort, tranquille sous le regard bienveillant et lointain de la sœur maternelle. Il est nourri de la beauté

florale dont les boucles sont les jeunes pousses cernant la fleur épanouie.

La chevelure souple et chantante fruit d'un mouvement de main enroulé à la hâte, a repris ses droits, dans une lente ondulation qui vient naturellement cerner son visage d'une grâce infinie !

Oui, la douceur de ses traits, le sourire à peine esquissé et le regard infini en font une vierge à l'enfant telle que le quattrocento en a enfanté d'admirables !

Elle est lumière pure, soleil dans le ciel éthéré dont la sanguine rend l'éclat charnel, les boucles ont la liquidité de l'onde, si bien que le spectateur hésite : s'agit-il de boucles éparées voletant au-dessus des épaules, de cheveux encore humides après le bain pris au bord du ruisseau dans une matinée automnale ou de gouttelettes saisies par le souvenir du peintre ?

Qu'importe ! Elle est tout à la fois dans l'harmonie profonde qui nous relie au monde végétal, minéral dans une temporalité transcendée.

Elle quitte le tableau, la feuille de papier où Leonardo et l'amateur ont tenté de la garder. Elle part d'un pas léger, le corps dans une fluidité heureuse, sa chevelure l'allégeant encore davantage.

Elle ne pèse rien, jeune fille-oiseau venue entre ciel et terre pour quelques instants d'éternité.



Jeune Fille Décoiffée. Léonard de Vinci. 2

Jeune fille décoiffée par Claude

Seule

Elle est

Décoiffée

Désenchantée

Seule dans son lit.

Dans les plis de ses draps, lascive,

Elle cherche, son odeur,

La chaleur de son corps,

La vigueur de ses bras ?

Seule !

Décoiffée !

Elle a aimé dans ses cheveux

La caresse de ses doigts.

La tendresse de ses baisers

Elle a vibré sous la douceur

De ses lèvres

Elle a cru à la sonorité de ses rêves

Elle s'est accrochée à ses promesses

Seule !

Désenchantée.

Elle cherche mais ne trouve pas,

En vain elle cherche

Quelque porte à sa lassitude.

Ce soir encore, il ne viendra pas !

Ce soir encore, encore,

Elle l'attendra

Seule.

Décoiffée,

Si lasse

De vivre

Seule !



Atelier buissonnier

Textes écrits suite à l'interprétation des photographies présentées dans l'exposition de la Londe les Maures en Octobre 2016.

Travail collectif

Les participants

- . Suzanne Guillot
- . Claude Turcheschi
- . Christine Civalleri
- . Jean Michel Resch

- .
- .
- .
- .
- .
- .
- .

Atelier Buissonnier
présente



Écriture
Lecture
Mise en images

Une scénographie
Inspirée des photographies
de Aurélie Bellon

Inspiré de Décalage (Aurélie Bellon)



Photographie Aurélie Bellon 1



Modifié JMR pour l'exemple 1

L'un et l'autre (par Alhazen)

Immobiles !

L'un depuis un temps qui ne se compte plus

L'autre encore fringant venu du siècle qui a tourné

Pourtant tous deux-là englués dans le même instant

Destins parallèles qui soudain se croisent

Improbable voisinage, réunis là par quelle nécessité impérieuse ?

Silencieux !

Qu'auraient-ils à dire ?

Qu'auraient-ils à se dire ?

L'un qui n'a de voix que l'éruption soudaine du souffle brûlant de la poudre

L'autre muet dans une réserve à conserver ses secrets de camériste

Qu'auraient-ils à partager si ce n'est la caresse de la brise de mer pleine des chants du large ?

Le large !

Comme une ligne que tous deux scrutent

Ligne comme un horizon où lire les présages

L'un attendant la voile gonflée d'orgueil

Celle de l'anglais qu'il se plairait à envoyer par le fond !

L'autre libéré enfin de Miss Peggy partie faire le tour des îles !

Pourtant

Tous deux partagent espoir et crainte

Regards rivés vers cet ailleurs de vagues qu'ils souhaitent vide

Claude. L'un sachant que sa carcasse rongée par une rouille envahissante ne supportera pas la dernière salve contre ces chiens d'anglais.

L'autre priant que Miss Peggy se perde sous d'autres latitudes

Assez de cette chienne vautrée sur le tissu de son siège rembourré !

Alors ils restent là,

Immobiles et silencieux,

À regarder la frontière où la mer épouse le ciel

Goûtant cette absence qu'ils cultivent

Car pour la première fois

Elle les remplit d'aise.

Adieu rivage (par Kris)

Tous deux au rebus

Toi d'avoir trop lancé d'obus

Moi de n'avoir pas assez plu

Trop profond trop étroit trop gros trop moi

Adieu les antiquités sachez partir discret car rien ne sert de s'attacher

Au chevet d'une histoire déjà terminée

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était. (par Alhazen)

Les deux admiraient la mer à peine griffée par un vent du Sud qui ramenait les senteurs d'une Afrique que l'on situait au-delà de l'horizon. Une belle journée lumineuse où seul le bleu sombre des îles venait faire irruption dans cette aquarelle en azur délavé.

Ils auraient pu rester ainsi pendant des lustres sans échanger de propos, un voisinage discret respectueux des usages, mais ils étaient trop proches, trop différents pour ne pas s'enquérir de l'incongruité de cette rencontre sur le quai du port, juchés tous deux au plus de haut de la jetée.

Les pavillons flottaient mollement sur leur hampe arborant une appartenance culturelle improbable pour l'un qui ne reconnaissait aucune des couleurs. La capitainerie de La Londe lui était particulièrement étrangère, il aurait préféré Toulon à la rigueur mais son sang marin bouillonnait encore dans sa carcasse. Il avait très vite repéré l'autre à ses côtés, une espèce de dandy à quatre pattes bien mis de sa personne. Que venait-il faire là sinon peut-être le narguer en prenant un bain de soleil ! Il n'était pas venu seul, cela il pouvait le concéder. Une dame bien comme il faut s'était ingéniée à le faire monter là, à côté de lui, volontairement ! A le bouger, un peu comme ci, un peu comme ça, cherchant l'angle, la plus juste approche, enfin trouvant la parfaite place. Il ne savait trop pourquoi tant de préparatifs soigneux, pointilleux, il allait dire maniaquerie. Mais non, clic clac, elle avait fait des photographies, plusieurs, allez savoir pourquoi.

Il était habitué à ces tirages de portrait, chaque jour il s'épuisait à recevoir la foule de fanatiques de la photo qui venaient poser sur son canon. Il en a eu des paires de fesses qui le prirent pour un cheval ! Oh le respect ? Plus de respect, pas moyen de leur rafraîchir la mémoire ! Il était devenu une chose sans histoire, bien lisse, tout juste bonne à trôner sur quelques clichés que l'on oublierait bien vite.

Mais là personne si ce n'est l'autre tout seul, à regarder comme lui vers le large.

Alors cet autre avec sa mine de monseigneur l'intriguait. Il lui faisait penser à l'assise du capitaine d'autrefois, bien campé dans son fauteuil et tirant des bords sur sa carte à la recherche de l'anglais filant vers des nouvelles terres à conquérir.

-Oserai-je demander à votre Seigneurie ce qu'elle fait ainsi immobile sur la jetée des souvenirs perdus ?

-Seigneurie ? C'est trop d'honneur ! Je suis d'un temps où les monarchies n'étaient qu'images dans les livres d'histoire. A vous voir je pense que vous avez plus à faire avec ces époques disparues !

Quant aux souvenirs, je les conserve précieusement. Je suis plein des confessions que bien des personnes ont échangées, leur fondement bien installé entre mes bras !

-Mille excuses compagnon. Je n'ai pas toujours la manière, plus habitué aux clameurs et brutalités dans mon univers de sueur, de poudre et de feu. Je suis assez fier de mes 239 printemps et c'est vrai, j'ai connu le dernier !

-Louis le Seizième ? Celui qui a perdu sa tête ?

-Tout juste ! Mais pour la tête j'ai un trou noir, j'ai eu ma petite mort entre temps !

-Ressuscité comme moi alors !

-Ah parce que ?

-J'ai failli disparaître, comme bien souvent quand une personne quitte notre brave terre. On finit dans la poussière d'un grenier, chez un revendeur de puces, au pire on nous considère comme des encombrants. Mais elle m'a récupéré.

-La dame à l'appareil photo qui vous manipule sans arrêt ?

-Je promène comme cela ! Disons moi, mais aussi celui qui manque, j'assure ainsi une présence virtuelle du disparu. Je vois un peu avec ses yeux.

-Vous êtes chanceux. Moi pour les déplacements il ne me reste que la nostalgie de mes courses au large dans l'obscurité du pont où nous étions consignés !

-Vous avez des amis ?

-Nous étions soixante et quatorze. Nous ne sommes plus que trois et encore dispersés.

-Chez nous aussi c'est souvent l'hécatombe. L'enfant turbulent qui saute à pied joint sur le siège, les ébats quelque peu inconsidérés d'un couple amoureux, la cendre de cigare ou une braise incandescente de cheminée qui nous choisit comme cible, sans parler des vers qui nous rongent les articulations. Mais vous êtes de fer, quel funeste destin a pu ainsi vous voir réduits à presque rien ?

-De fer, de fer ! Et la rouille, vous l'oubliez ? Nous sommes de fonte, de la belle fonte hollandaise, fière à la mer, robuste à la bordée.

-Vous avez encore belle apparence pourtant ?

-Je vous renvoie le compliment. Mais on m'a bichonné, électrolysé, protégé, stabilisé, sinon je ne serai pas là. J'étais considéré comme disparu, enseveli, noyé par des brasses de fond, j'avais rejoint le patron !

-Le patron ?

-Oui Neptune ! Le comble c'est que mon bateau avait le même nom. Il a dû être jaloux ce bougre de vieux de la mer. Nous on était habitué aux combats en ligne, on donnait de la voix cassant mats et coques à qui mieux mieux. Un plaisir de couler de l'anglais, il nous faisait suffisamment de mal. J'avais un recul terrible et j'ai cassé pas mal de jambes et enfoncé pas mal de poitrines malgré les bragues qui cassaient souvent ! Dix servants pour me fournir la gueule et je n'ai jamais explosé.

-Pourtant on a dû vous couler ?

-Nous couler ! Jamais ! C'est l'autre qui nous a mijoté une tempête monstrueuse, on prenait de la bande. On était trop lourd. Alors le captain nous a viré du bord, tous, envoyé par le fond ! Une honte ! Cela n'a servi à rien, le bateau a fini comme nous, broyé par les éléments.

-J'aurai pu avoir un destin semblable. Mais on vous a finalement retrouvé ?

-Oui, repêché, ravaudé et protégé car il paraît que je suis très fragile maintenant, j'ai mon âge ! De sept îles de granite, on m'a expédié face à trois îles. Ici pas de marée, c'est tranquille trop souvent. Je préfère les tempêtes de Sud, au moins je sens les embruns, personne ne vient me faire le portrait et j'ai toujours l'espoir de voir une voile ennemie.

-Vous savez les anglais sont avec nous dans l'Europe, disons pour quelques temps encore !

-Eux ? Gentlemen par devant et par derrière à vous faire toutes les misères. Mais je parle, je parle et vous ne dites rien.

-Vous savez les fauteuils sont discrets. Ils recueillent tous les murmures des puissants qui nous dirigent, qui dressent les plans de bataille, comptent les pertes et les profits. Le fauteuil est l'attaché indispensable qui permet de signer un accord, un marché juteux, d'écrire une lettre d'amour aussi bien qu'un texte de loi. Tout passe par nous mais nous sommes adeptes du secret, accueillant bras ouverts celle ou celui qui va partager un moment de sa vie ou simplement nous déléguer une part de sa fatigue pour une courte sieste.

-Vous décidez, nous agissons ! Du fauteuil au canon ! Vous en avez fait des victimes !

-Pour ma part j'ai eu de plus simples mais nobles ambitions ! Je suis un fauteuil de famille qui a connu les joies et les peines. La chaleur de l'âtre dans la cheminée où se racontaient les histoires à l'enfant blotti dans les bras de la mère ou du grand père, le bol de bouillon chaud que l'on donnait au malade emmitouflé devant la fenêtre où le jardin s'était couvert de son manteau de neige, et puis jambes croisées, les mains bien appuyées sur l'accoudoir, le père amusé à accueillir l'amoureux transi empêtré dans ses propos à demander la main de la fille de la maison. Tous ces petits moments qui ont imprégné mon tissu et mon bois vernissé.

-Nous sommes bien différents, vous êtes accueillant et moi je suis menaçant. Vous témoignez de l'histoire installé dans une pièce alors que moi je la vis, disons je l'ai vécu sur les mers du globe sans jamais rien voir que la fumée du combat. Immobile sur vos quatre pieds voilà que l'on vous promène, moi sur mes roues voilà que l'on me verrouille sur mon affût.

-Mais pourtant tellement semblables. Nous témoignons tous deux d'une histoire qui s'est arrêtée, nous intriguons par notre présence sur cette jetée, immobiles et silencieux. Plus que notre présence c'est ce qui manque qui attire les regards, cette absence que nous représentons.

-Absence ?

-Oui, elle fait émerger des questions. Pourquoi mettre un canon à côté d'un fauteuil ? D'où viennent-ils, à qui étaient-ils, qui s'est assis sur le fauteuil et sur quel bateau ou forteresse ce canon ? Et c'est l'histoire qui démarre là, leur histoire qu'ils se racontent. Cela nous permet de continuer à vivre.

-Mais ce n'est pas notre histoire, la vraie !

-Il n'y a pas de véritable histoire, juste des interprétations alors laissons leur leurs rêves et gardons pour nous les nôtres. Regardez, nous fixons tous deux l'horizon là-bas !

-Je me posai la question. Pourquoi un fauteuil vide s'intéresse-t-il à l'horizon ? Un canon on comprend !

-Parce qu'il est la page où s'inscrit la nostalgie de nos souvenirs. La leur finalement.

Suzanne

-Tu as vu maman il y a un canon ? Je peux m'asseoir dans le fauteuil ?

-Non il est à quelqu'un sans doute pas loin.

-Dis pourquoi il s'est mis à côté du canon ?

Attente par Suzanne

Le fauteuil est toujours là

L'arcade grillagée aussi

Au sol papiers et outils

Le fauteuil attend très las

Attente vers une liberté ?

Espoir de vive lumière ?

Un fauteuil vide et déserté

Qui du cadre semble s'extraire

Une bouffée de couleur dans le terne

Saluant le jour aux griffes du grillage

Dans cette arcade lumineuse qui cerne

Ce lieu d'attente d'un passé sans âge.

Comme une lettre à la poste (par Alhazen)

Monsieur le Député

Monsieur le Président Directeur Général de la Société des Constructions du Sud

J'ai le plaisir de revenir vers vous en cette période du solstice d'hiver.

Je crains que mon précédent courrier n'ait pas pu trouver votre bureau, il est resté sans réponse.

Je connais trop votre rythme impossible à assurer toutes les missions complexes où vous devez sans arrêt changer de casquette.

Ma demande, il est vrai, n'est que peu importante.

Je tiens à vous signifier mon profond contentement à vivre cette semaine encadrant le solstice d'hiver dans notre belle région où le ciel nous donne ce cadeau si rare des couchers sur un horizon dégagé.

Je puis témoigner de mon enchantement à suivre la lente descente de l'ovale rougeoyant de l'astre du jour jusqu'à son enfoncement sous l'horizon de notre méditerranée.

Les crépuscules sont pleins de ce mystère suite à sa disparition, jetant mille reflets du rouge au violet sur le miroir de la mer.

Ces petits moments de bonheur je les vivais assis dans mon fauteuil chaque soir, notant la lente progression du soleil qui picorait l'horizon du couchant un peu plus chaque jour allant vers le Nord.

J'y ai vécu des moments exquis, chaque mois de l'année, attendant le rayon vert qui ne m'est point encore apparu.

Vous avez cru bon d'autoriser et de construire un magnifique immeuble de cinq étages avec vue mer à côté de ma si petite maison.

Vous avez eu l'obligeance de dresser une façade monumentale face à ma baie vitrée que mon imagination transformait autrefois en hublot du Nautilus, j'ai toujours aimé Jules Verne.

De belle facture ce mur est d'un gris monochrome et sans ouverture, ce qui me permet d'y projeter par la pensée des couchers de soleil fictifs.

Le soleil ne pénètre plus chez moi qu'une semaine l'an, au moment du solstice, ce qui me permet de compter avec sûreté les années qui passent.

Le travail de construction est en effet affaire de spécialiste et difficile.

Je me permets de vous rappeler que le grutier avec son chargement de béton à hisser a malencontreusement expérimenté le principe d'inertie en abattant mur et verrière il y a déjà un an.

Je dispose pour l'heure d'une réparation en parpaings du plus bel effet où, mon grand âge reportant l'entrée dans le sommeil, j'ai trouvé l'artifice de compter non les moutons mais les agglomérés pour sentir venir le souffle de Morphée.

Pour la baie vitrée vous avez été assez bon pour installer un treillis qui donne un aspect carcéral des plus réconfortants tout en n'empêchant pas l'entrée de l'air marin qui, en cette saison est très vif, et m'oblige à mettre manteau, écharpe et chapeau pour voir mon coucher de soleil.

Vous savez à mon âge on compte chaque jour et le soleil est un peu à notre image, redoutant son passage dans le monde souterrain où il risque de ne plus se lever.

Je puis vous assurer qu'une année va bientôt s'écouler depuis que vous aviez assuré terminer les réparations, le soleil est revenu depuis trois jours.

Serait-ce un effet de votre bonté que de hâter ces travaux et me rendre ma verrière.

J'ai cru bon d'envoyer copie de cette lettre accompagnée de la douce photographie du soleil retrouvé sur les réseaux sociaux où, selon l'expression consacrée, « elle fait le buzz » avec le titre "Un député proche de ses concitoyens".

Cela servira, je n'en doute pas à la campagne que vous menez pour votre réélection.

Contacté par la télévision locale suite à cet envoi je ne manquerai pas d'en faire la meilleure publicité lors de leur venue pour le dernier jour du soleil.

Votre obligé.

Alhazen

Éclaboussure (par Claude)

Inutile avachissement
De jours déléterés
 Abandonnés
 Aux brimades du temps.
Arcade à peine entrouverte
Sur un au-dehors maussade
Embrumé et nauséux.
Tu apparais
 Eclaboussure
Au coin de l'œil
 De ce sombre réduit,
Outrageusement affriolante
Comme fardée
Et provocante,
Collée
A ton insu
A la tristesse du monde
 Qui n'en finit pas
 De se déliter.

Inachevé (par Kris)

Tu as laissé la lumière pénétrer
Tu as laissé ton travail inachevé
Tu as laissé ton échafaudage planté
Tu nous as laissé sans parler sans expliquer sans pleurer
Ton œuvre reste à parachever
Le courage à embrasser
L'écriture à démarrer
Pour raconter tout ce que tu as fait
Tout ce que tu nous as enseigné
Tes valeurs ta force de caractère ton humanité

Confidences sur soie (Par Kris)

Je reste là indécise
Assise sur ce fauteuil suranné
Je vois bien le grillage
Mais les mailles sont espacées
Non je ne ressens pas l'enfermement
L'impossible évasion Mes rêves sont plus forts que ces mailles de fer soudées
La lumière qui pénètre m'inonde d'espoirs futurs et grandissants
Je sens bien qu'une nouvelle amie est là prête à m'écouter
Prête à tendre l'oreille pour les confidences que je coucherai sur ce papier de soie ambrée.



Enigme. (par Suzanne)

Ligne d'arbres vers le ciel, sombre échappée,
Voies parallèles, deux à deux espacées
Et au milieu un fauteuil vide posé,
Tache de couleur incongrue et osée.
Invite-t-il à raconter l'histoire du pays
Ou simplement invite-t-il à l'interrogation
Des voies à choisir dans l'entre-deux de la vie ?
Les arbres nus ne frémissent aucune hésitation,
Ils s'élèvent et n'ont aucun choix douloureux,
Seul, ce fauteuil fantôme au cri silencieux
Projette sans pudeur sa couleur orange
Et dans cet univers clair-obscur dérange

Tu es là indécise sur la direction à prendre

Deux chemins bien tracés s'offrent à toi

Deux routes bien rectilignes qui vont

Dans les deux sens toutes deux

Mais que tu connais bien

Et puis il y a l'ailleurs

Le lointain et imprécis

L'inconnu et imprévisible

Qui ne demande qu'à être défricher

Alors que choisis tu

L'inconnu avec son lot de galères impromptues et ingénues

Ou

L'existant avec son lot d'invendus périmés et désenchantés balisant

Les tournants abrutissants du fonctionnement du Temps présent

Pour l'instant prends ton temps observe le dehors et le dedans

Les tenants et les aboutissants forge toi du répondant pour prendre

Demain les chemins d'un nouveau destin qui ne prendra pas le train par quatre chemins

Dernier train (par Claude)

Les lignes sont droites,
Filent vers l'infini.

La photo t'interroge
Où ces voies conduisent-elles ?
Où se perdent-elles ?

Toi,
Tu restes là
Comme accroché à ton renoncement.

Depuis longtemps
Le dernier train est parti.

De toute façon
Tu n'avais nullement l'intention
D'aller voir ailleurs.
Tu n'avais nullement l'intention
D'abandonner tes certitudes.
C'est ici
Que doit se construire
Ton devenir.

Depuis longtemps
Tu sais
Qu'il n'y a pas d'ailleurs,
Le lointain est si flou
Le lointain est si incertain.
Tu feins
De croire
Qu'un jour
Par ce bout de rail
Viendra
Le porteur de bonnes nouvelles.
C'est ici
Et pas ailleurs
Que tu t'émanciperas.

C'est pourquoi tu restes là !
Tu attends

L'œil rivé
A la ligne d'horizon
Tu attends !
Les herbes ont poussé
Entre les pierres du ballast.

La photo a jauni.

Tu as perdu de ta superbe
Mais tu demeures vigilant.

On ne sait jamais !

Symphonie à trois voix (par Alhazen)

On entendit une mouche voler dans l'auditorium rempli de curieux puis une voix

Suzanne. Comme une mélodie qui meuble l'espace, un refrain sans cesse répété alors que le temps défile. Ainsi sont les paysages, compagnons de nos vies chahutées. La première voix, le chant de la nature.

Ils sont dans un autre temps, leur point de fuite est l'usure, la lente destruction, la disparition après des changements imperceptibles mais cumulés comme la graine qui germe et donne l'arbre qui croît pour mieux rejeter, rongé jusqu'à l'aubier à la fin de son parcours, perspective dont le point de fuite n'est pas évitable.

Alors nous dans cet orchestre symphonique, quelle musique jouons-nous ?

Tous attendaient la suite avec étonnement, à savoir quel instrument serait choisi par ce curieux conférencier.

On perçoit deux catégories, les optimistes téméraires et les intimistes précautionneux.

Les premiers sont des cuivres, ils pourraient jouer du jazz, déboulant à toute vitesse dès leur naissance et brûlant leur temps comme l'express qui quitte sa gare là-bas et fonce à toute allure. Ils se veulent libres de jouir de la vie à pleins poumons, ne s'occupant que de la frénésie de ces rails qui filent, filent, filent.

Cela semblait ravir l'assistance qui en goûtait le dynamisme et la joie de vivre. Eux aussi étaient des express, leur vie était trépidante même si...

Ils oublient de regarder devant vers l'horizon, là où leurs rails se referment, vers ce terminus où tout le monde descendra. Ils oublient de voir que leur parcours est balisé par ces rails qui empêchent toute excursion par des chemins de traverse, tout déraillement. Ils jouent leur partition déjà écrite. La seconde voix.

Pour les intimistes précautionneux, ils voyagent sur la voie parallèle, sens inverse, quel sens donner à leur vie ? Ils regardent leur fin comme un point de fuite à ne rejoindre que le plus tard possible et ils s'y hâtent avec lenteur. Leur voix est colorée du chant grégorien, ils méditent et prient, n'oublient pas les œufs durs dans le train qui se rapproche inexorablement du quai des solitudes. Leur place y est réservée. Le train arrivera à l'heure, point d'échappatoire, il n'y a qu'une voie.

Cela jeta un froid dans l'assistance qui se voyait déjà débarquer sans bagage poste restante.

Mais tout le monde finit peu ou prou par rejoindre cette voie et se mêler au chœur de l'orchestre. Bien que parallèles ces voies se rejoignent tout comme les parallèles le feraient dans un espace sphérique qui est l'espace de notre, votre vie. Aiguillages, changements de quai n'y feront rien, la partition sera jouée jusqu'au final.

Veut-il dire que nous tournons en rond à vouloir aller tout droit ?

Mais il y a une quatrième voie !

On s'y attendait, le meilleur pour la fin.

Celle de la liberté, de cette aptitude à pouvoir regarder ailleurs, devant, de se mettre en dehors des voies comme pour regarder passer les trains.

Le public eut l'image subliminale des vaches. On n'était pas des bêtes quand même !

Alors vous serez parfois le chef d'orchestre, à conduire à la baguette votre manège de trains électriques, s'amuser d'accidents vite réparés. Ce sont les gestionnaires transparents, il y en a peu, ils ne chantent pas et paraissent insignifiants comme Diogène dans son tonneau. Souvent invisibles, ils apprécient pourtant la lumière. On les nomme poètes, philosophes, dieux qui ont capacité à utiliser les voies aériennes mais plus souvent économistes, banquiers, politiques qui préfèrent emprunter les voies souterraines du métropolitain même si l'odeur n'y est pas toujours recommandable. Ils écrivent les partitions et nous mettent au diapason.

Mais vous êtes dans quelle catégorie ?

Question abrupte, coupante comme une lame. Qu'allait-il répondre ?

Je suis pour la grève des trains et la marche à pied par des chemins où recueillir des fleurs et dialoguer avec les papillons sur l'éphémère importance de la vie courante, on appréciera le qualificatif, vie que l'on parcourt à son train-train habituel.

Montrant la photographie projetée sur l'écran, il poursuivit. Je suis assis dans ce fauteuil à regarder là-bas ce champ où se joue la symphonie du blé sous la caresse du vent, là dans leur baiser de sang l'exubérance des coquelicots y apporte ce désordre qui en fait toute la beauté. Il n'y a rien de pire que des trains qui arrivent à l'heure. Ils n'ont pas d'histoire. Mais vous avez la vôtre à écrire. Merci de votre écoute et bon voyage. Pensez à vous égarer.

Se poser (par Alhazen)

Se poser

Un instant

S'extraire

Hors du temps

Oublier

Cette course parasite

Qui bouscule nos pas quotidiens

Pour assurer notre train de vie

Refuser

L'asservissement à la conformité

À la pensée unique

Les rails trop droits

Accuser

Les années qui passent

Blanchissant de lente sagesse

Des cheveux devenus trop rares

Prendre le temps

Dans sa main le choyer

Sentir la chaleur de son écoulement

Simplement s'asseoir

Un moment

Sans crainte du devenir

Goûter l'air frais de l'instant

S'immerger dans la nature oubliée

Ne faire qu'un

Il n'est pas trop tard

Suivre alors le chemin des lucioles

Qui mènent aux étoiles

Voir le tout

S'y sentir chez soi

Embrassant la lumière de la nuit

Combien sommes-nous petits

Dans notre grandeur à vouloir penser l'éternité

Du temps qui ne passe plus.

Tu es resté là (Kris)

Tu es resté là
Sans l'aider ni l'écouter
Sans la soulager ni même la regarder
Sans voir ses plaies ni ses bleus
Sans voir ses yeux ni ressentir ses peurs
Alors cesse de pleurer
Son sort est scellé elle a cédé
Son corps son âme damnés
À toi les remords désespérés
Ton cuir suranné est coupable

Face à Face par Claude

En face d'elle, au milieu d'autres rebuts de l'obsolescence, un fauteuil en simili cuir, élément d'un décor de tragédie arrivé là, on ne sait comment.

Tout la ramène au théâtre, qu'elle a tant aimé quand elle y jouait les Phèdre, Iphigénie, Andromaque. Elle pleure.

Le masque sur son visage, à jamais a laissé son empreinte. Si elle pleure, c'est sur ses années perdues, ses années sans celui auprès de qui elle s'était imaginée vieillir.

Elle est jeune encore, son visage poupin en témoigne, mais, insensiblement une ride s'est inscrite aux commissures des lèvres, marque des épreuves qui ont endurci sa sensibilité. Son regard est dur. Est-ce de la colère ? Contre elle-même, qui se voit, face à ce fauteuil vide, rendue à sa solitude ? Contre un passé où cet objet incongru la ramène inexorablement, qui, au fur et à mesure qu'il s'éloigne, lui fait prendre conscience que son histoire lui a glissé entre les doigts, apparence indécise, transitoire et trompeuse de jours imaginés, jours irréels perdus dans les limbes de la mémoire.

Ne t'apitoies plus que

Sur ton ombre

Ou sur toi-même.

Tu peux laisser couler la clepsydre des heures

Désormais.

Peu t'importe

Maintenant

Qu'elles filent,

Peu t'importe !

Elles glissent
Entre tes doigts,
Là,
En clair-obscur,
Sur la toile
De ta vie.

Elle regarde couler la clepsydre du temps qu'elle laisse filer comme si désormais elle n'avait plus prise sur lui, comme si le futur ne pouvait imprimer ce qu'elle n'a jamais su exprimer, ce quelque chose de la vie qu'elle n'a pas encore digéré, qui lui pèse.

Le soleil est levé depuis longtemps, mais en elle il fait toujours un froid de pierre. Si elle pleure, c'est du dépit de l'avoir vu quitter son existence sans la moindre once d'hésitation, lui semble-t-il, ou, s'il a un tant soit peu hésité, de n'avoir pas su le retenir. Aussi, sous ses larmes, la dureté de son regard n'est que le reflet de la fureur qui l'habite.

Est-il encore temps de comprendre pour aller plus avant comment, phalène ivre de vivre, elle a pu se méprendre et confondre les feux de la rampe et la transparence de la vraie vie. Ses yeux si grands ouverts cependant, sa perspicacité n'est pas prise en défaut ni mise en cause, elle est consciente que tout est de sa faute à elle.

Ce face à face impromptu, elle et ce vieux fauteuil, n'est pas une rencontre inopinée, c'est l'aboutissement d'un long cheminement qui l'a conduite à constater la fulgurance du passage ici-bas de chacune des ombres que nous aurons en fin de compte été.

Les murs porteurs (Alhazen)



On ne les voit plus, on ne les regarde plus
Leur costume change si vite
Graffitis, tags, éclaboussures comme crachats d'un art naissant
Disparaissent dans l'entrelacs des témoignages temporaires
Décrépis, ils se revêtent de leur veste de bure
Tout juste bons à regarder passer le piéton pressé
Ainsi vont les murs porteurs de messages qui s'émoussent.

Murs porteurs des maux d'une société qui se lézarde
Derniers refuges des cris d'espoir
Des valeurs humaines en déshérence
Faut-il les recouvrir de l'injure et de l'outrage
Les armes du faible qui croit détenir la lumière
Cette ombre qui le ronge
Ne voit-il pas qu'il laisse là son reflet affadi

Pourtant
Parfois
Comme un dazibao brûlant
Les murs porteurs savent dire
Nous dire
Avec les mots cachés du grapheur
Combien peut-être vil l'homme déconstruit.

Ainsi toi, sur ce mur trop petit
Pour ta chevelure de cascade aux mèches espérées
Beauté brune aux yeux de porcelaine
Qu'avais-tu à dire si ce n'est que tu étais la femme
Ton regard parlait des promesses du lendemain
De ta fierté d'être femme parmi les femmes
Indispensable à l'harmonie de la famille.

Alors ils t'ont recouverte
Sale Yésidi, de tous les maux
Adoratrice d'un diable imaginé tu n'es que chienne
Bonne à sucer même pas un os
Esclave tu seras
Déchet dont on se joue pour mieux le jeter
On a caché ton regard, il montrait trop leur petitesse !

Ils ont cru te faire disparaître
Te punir, te frapper, te lacérer
Jusqu'aux pleurs
Pourtant ce sont des larmes de sang
Qui communient avec l'insoutenable
Disant ton sacrifice face au barbare
Rien n'effacera la honte sur ce mur.

Tu témoignes en silence
De cette banalité affligeante de rabaisser la femme
Flagellée, insultée, couverte des rires gras
Revivant ton chemin de croix
A l'image d'un Jésus sauveur bien timide
Sur ce mur des lamentations
Lui aussi avait pourtant soutenu l'insoutenable.

Alors j'ai décidé de me mettre là
Pour elle, pour faire entendre son cri
Présence inopinée d'un fauteuil vide
Qui pour un instant, un instant seulement
Convoquera votre regard pour que vous la voyiez
Elle, là sur le mur porteur
Où elle saura fouiller votre âme à la recherche de l'humanité perdue.

Dialogue constructif par Suzanne

Comment , vous ici ? Votre présence est plus qu'incongrue !

Je n'ai que faire de vos remarques; Vous feriez mieux de vous nettoyer et redevenir propre et lisse!

Je suis ainsi et j'en suis fier. Les jeunes de la ville m'ont pris comme grand écran et ont projeté sur moi la vie de leurs fantasmes,

leurs peurs et leurs frustrations.

Je regarde d'un oeil nouveau ma cité et je vous regarde vous.

Qui attendez-vous ?

Oh moi ?

Je n'attends plus rien, ni personne. J'ai été mis au ban de la société de salon. Mes ressorts sont fatigués, ne reste que ma couleur rousse qui , et je n'en suis pas peu fier, apporte une touche de soleil dans ce lieu de tristesse et de révolte.

Ah oui ! Je connais ! La révolte ! Que ne l'ai-je entendue dans la tête de celui qui a dessiné ce visage magnifique, un cri de beauté contre la laideur du monde, et ces yeux grillagés, ces lèvres couturées, ces larmes noires comme la suie !

Il pestait contre tous les enfermements, toutes les dictatures religieuses ou non. Il voulait montrer la femme et son intégrité lacérée.

Une révolte à traits de peinture noire comme autant de cris de colère.

Je ne pouvais rien faire ! D'autres sont venus inscrire des messages compris par eux seulement, des "tags" ésotériques et poignants.

J'aurais voulu leur dire : "Prenez des couleurs et transformez-moi en un paysage de douceur où le bleu du ciel, la rousseur des toits des maisons, les rues de la cité animées de personnes joyeuses amènent l'espoir et la vie."

Mais je ne suis qu'un mur , je suis muet avec les humains. Avec toi je peux enfin dialoguer, échanger. Ainsi tu as été rejeté ?

Oui tu peux le constater ! Mais en vérité la douleur de la séparation, la perte de la quiétude d'un salon douillet sont atténuées par notre conversation. Qui sait ?

Tout ça me fait réfléchir : nous avons peut-être encore notre utilité !

Laquelle ?

Faire poser les bonnes questions aux passants qui nous regardent. Et si d'aventure certains s'interrogent, la photographie qui m'a posé là, en face de toi, aura gagné !

Mais elle a gagné !

Gagné à la fois l'interrogation et l'approbation de beaucoup de personnes !

La photographie qui nous a placés ainsi et immortalisés sur cette photo a gagné le prix du public !



Une Gare (Alhazen)

Une gare maintenant silencieuse
Pourquoi gare d'ailleurs alors que plus aucun train essoufflé
Plus aucun wagon grinçant
Plus aucun passager pressé
Ne s'y gare

Seul le temps
Figé sur l'horloge qui a passé son dernier cran
Sonne là, la fin d'une époque.
La verrière au ciel brisé n'abrite plus que d'épars souvenirs
Qui rôdent sur le quai des oubliés comme feuilles d'automne

Parfois le vent
Une parole qui court
Une plainte sourde qui enfle et se meurt
Un écho venu d'un temps oublié
Dit une histoire qui ne se vit plus.

Pourtant je suis là
À l'attendre
À attendre ce train qui est parti
Et qui ne revient pas
Son sourire, son baiser
La fleur au canon
Bouffer du boche
À Verdun.

Gare par Suzanne

La gare est vide
La verrière inutile
Le fauteuil en attente
Les rails se défilent
Pour qui ? Pour quoi?
La pendule oscille
Entre minute présente
Et temps dépassé
Passés les adieux fébriles
Passées les retrouvailles
Passé le son des freins crissant
Sous les roues du train Corail
Le fauteuil dérouté
Sur ce quai de fausse route
Cri roux dans le gris
D'un paysage aux nuages bas
Etoile glacé rendez-vous manqué
Couleur glacis linceul de ciel
Sur le quai de la gare
Le fauteuil lance un appel
Comme pour crier "gare !"



par Alhazen.

Bocal.

Bocal !

Je te dis bocal, oui bocal ! Tout rond et sans angle !

À ne jamais trop savoir où est ton bout. À tourner en rond dans ton univers que tu crois infini. Oui mon gars, c'est ça la vie !

Tu te crois libre de jouir de la lumière du jour.

Mais on t'a mis des barrières, un grillage, une frontière !

Qui ?

Mais toi d'abord, après les autres pour que tu n'empiètes sur leur propre bocal, chacun le sien !

Alors tu vis !

Tu crois détenir des vérités mais ce ne sont que des reflets d'une réalité que tu n'atteindras jamais ! Et tu finis par t'y faire mon gars ! Tu joues ton petit tour dans le grand cirque. À la fin tu deviens sage.

Tu prends le temps de simplement laisser venir assis dans ton fauteuil. Tu verras !

Tu verras au-delà du bocal, une belle lumière. Plus d'interdit, de barrière. Tu te sentiras libre de regarder ailleurs. Cet ailleurs qui est au fond de toi. Et puis tu rejoindras la lumière.

Avant de partir n'oublie pas de mettre ton fauteuil face à la fenêtre. Ils sauront que tu étais là.

Et puis éteins la lumière en sortant !

